

LE CHÂTEAU D'AZAY- LE-RIDEAU

ÉDITIONS DU PATRIMOINE
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

SOMMAIRE

11

PRÉFACE

Philippe Bélaval

Président du Centre des monuments nationaux

13

INTRODUCTION

Les visages d'Azay-le-Rideau

Marion Boudon-Machuel

17

PARTIE I

LE CHÂTEAU DE GILLES BERTHELOT ET PHILIPPE LESBAHY

19 **Azay-le-Rideau, un passé médiéval**

Xavier Pagazani et Jérôme Salmon

Histoire des seigneurs d'Azay-le-Rideau au xv^e siècle

Jérôme Salmon

Restitution de l'espace castral entre 1505 et 1675

Xavier Pagazani

27 **Gilles Berthelot († 1529), seigneur d'Azay-le-Rideau**

Jérôme Salmon

Philippe Lesbahy et ses contemporaines : bâtisseuses de châteaux en Val de Loire

Audrey Pelée de Saint Maurice

41 **Le projet de Gilles Berthelot et Philippe Lesbahy**

Xavier Pagazani et Jérôme Salmon

51 **Le chantier**

Xavier Pagazani et Jérôme Salmon

Chronologie du chantier

Xavier Pagazani et Jérôme Salmon

65 **Le château d'Azay-le-Rideau au xvi^e siècle**

Xavier Pagazani

Les plombs polychromés, des ornements de couverture originaux

Philippe Charron

La chambre Renaissance : des nattes en jonc pour assainir l'air et réchauffer l'atmosphère

Magali Bélimé-Droguet

85 **L'invention d'Azay-le-Rideau**

Jean Guillaume

Médallions sculptés

Sarah Muñoz

97 **Un jardin de la Renaissance**

Xavier Pagazani

101 **Le château d'Azay-le-Rideau à l'époque moderne (xvi^e-xviii^e siècle)**

Xavier Pagazani et Jérôme Salmon

111 **L'ameublement du château d'Azay-le-Rideau du xvi^e au xviii^e siècle**

Magali Bélimé-Droguet

117

PARTIE II

LE CHÂTEAU DES BIENCOURT

119 Les Biencourt à Azay-le-Rideau

Lydiane Gueit-Montchal

Charles de Biencourt, noble des Lumières ?

Tiphaine de Thoury

La destinée singulière de Valentine de Biencourt

Chrystelle Laurent-Rogowski

131 Mode de vie, culture et valeurs de la famille de Biencourt

Tiphaine de Thoury

La singularité des fonds d'archives d'Azay

Lydiane Gueit-Montchal

Les marquis de Biencourt collectionneurs

Clotilde Roy

Arbre généalogique des Biencourt

Lydiane Gueit-Montchal

143 Le musée historique des marquis de Biencourt à Azay

Alexandra Zvereva

Les portraits historiques retrouvent leur château

Alexandra Zvereva

Une autre collection dispersée : les autographes

Alexandra Zvereva

155 Inventer la Renaissance, le legs architectural des Biencourt

Olivier Prisset

La négation iconographique du pavillon chinois

Olivier Prisset

Edmond Lechevallier-Chevignard

Olivier Prisset

**177 Le domaine du château d'Azay-le-Rideau,
du paysage utile au tableau pittoresque**

Chrystelle Laurent-Rogowski

185 Balzac et la maison de Biencourt

Jean-Jacques Gautier

L'engouement d'Auguste Rodin pour Azay-le-Rideau

Magali Béline-Droguet

195

PARTIE III

LE CHÂTEAU DE L'ÉTAT

197 Azay-le-Rideau, écrin du musée de la Renaissance

Magali Béline-Droguet

Psyché. Trois pièces d'une tenture bruxelloise de la Renaissance

Magali Béline-Droguet

Lits, mobiliers, tableaux et tapisseries : la collection du logis Renaissance

Magali Béline-Droguet

211 Le défi du remeublement

Clotilde Roy

Textiles d'Azay

Jean-Jacques Gautier

Restitution textile et travail du tapissier du Mobilier national

Philippe Besnard

Le mobilier Boule au château d'Azay-le-Rideau

Jean-Jacques Gautier

231

ÉPILOGUE

Patrimoine et tourisme : des liaisons dangereuses ?

Chrystelle Laurent-Rogowski

240

NOTES

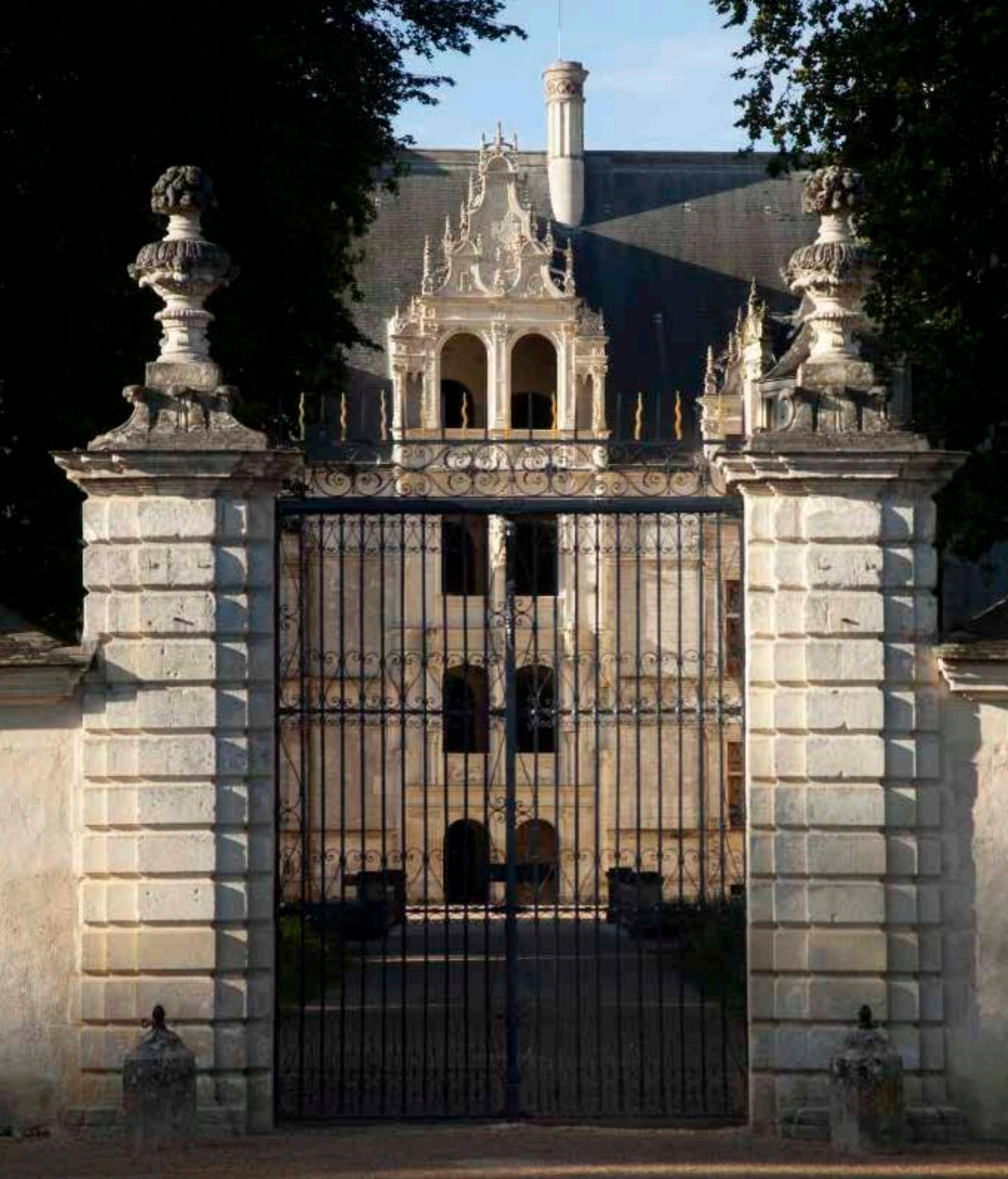
250

ANNEXES

250 Bibliographie

256 Index des lieux

257 Index des noms de personnes



LES VISAGES D'AZAY-LE-RIDEAU

MARION BOUDON-MACHUEL

Le château d'Azay-le-Rideau, entrepris entre 1518 et 1522 pour Gilles Berthelot et son épouse Philippe Lesbahy, s'est imposé dès l'origine comme l'un des monuments les plus admirés de la Renaissance en Val de Loire. Si cette renommée n'a jamais pâli, c'est qu'il a su se transformer au fil du temps, tout en continuant à faire vivre son héritage du XVI^e siècle. Il possède ainsi une identité forte, léguée par les marquis de Biencourt qui l'ont occupé au XIX^e siècle. Ces derniers ont été soucieux de préserver le château de la Renaissance mais également d'en faire une demeure confortable de leur époque. Azay-le-Rideau est donc à lire à la lumière de ses états successifs, et en particulier de la Renaissance et du XIX^e siècle qui se sont entremêlés, nécessitant une analyse attentive. Ces deux visages nous sont parvenus grâce à l'action de l'État. Propriétaire du château depuis 1905, il a développé une politique qui a su progressivement prendre en compte tous les aspects du monument, de ses collections et du domaine. Ce troisième temps fort replace le château dans son histoire et dans la nôtre.

Pour parler des multiples aspects du château d'Azay-le-Rideau, il fallait un ouvrage particulier. Le choix éditorial du comité scientifique à l'origine du projet a été d'en confier l'écriture à des spécialistes du sujet, ou plutôt des sujets que convoquent le monument et son domaine. Cette construction à plusieurs têtes et à plusieurs mains est donc composée de textes qui traitent chacun de thèmes propres, avec des variations de plume, et des illustrations spécifiquement sélectionnées. Pour autant, l'ensemble fait livre. Qu'il soit amateur ou spécialiste, le lecteur est ainsi invité à entrer dans le château et dans l'ouvrage par plusieurs portes.

Riche de textes et d'images, ce livre répond à une haute exigence scientifique. Chaque contribution comporte de nombreux éléments inédits, découvertes d'archives et réflexions nouvelles, à commencer par ce qui concerne la partie Renaissance, que l'on croyait la mieux connue. Le texte à quatre mains de Xavier Pagazani et Jérôme Salmon introduit le propos en rappelant l'implantation du domaine à la fin du Moyen Âge et en dressant un portrait en perspective des commanditaires, Gilles Berthelot et son épouse Philippe Lesbahy – sur laquelle Audrey Pelée de Saint Maurice apporte un éclairage particulier –, avant de reconstituer les épisodes du chantier. Sur le château lui-même et son

1

Le château
d'Azay-le-Rideau.

Détail de la façade sur
cour avant restauration.







L'AMEUBLEMENT DU CHÂTEAU D'AZAY-LE-RIDEAU DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE

Entre la construction du château au début du XVI^e siècle par le couple Berthelot-Lesbahy et sa vente à Charles de Biencourt en 1794, quatre familles se sont succédé à Azay-le-Rideau. On conserve quelques documents qui, bien que rares et de différentes natures, permettent de connaître le type, la qualité et la disposition du mobilier dans les pièces du château. Le procès-verbal de la vente des biens meubles de Philippe Lesbahy¹, rédigé en 1537, est le seul document conservé pour la Renaissance et donne une image tronquée de l'ameublement du château pour les premières années. En 1606², Antoinette Raffin fait rédiger un inventaire partiel des meubles d'Azay-le-Rideau qui sera complété par son inventaire après décès, en 1629³, particulièrement riche d'informations. Il faut ensuite attendre un siècle pour trouver un nouveau document utile : l'inventaire après décès d'Emmanuel Armand de Vassé de 1710⁴. Sa comparaison avec l'état du mobilier d'Azay-le-Rideau dressé en 1725⁵ est significative quant à l'enrichissement de l'ameublement au cours de ces quinze années où le château appartient à la marquise de Vassé. Enfin, en 1793, un nouvel état général de l'ameublement du château est dressé alors qu'Azay-le-Rideau est vendu à Charles de Biencourt⁶.

Pour faire face à l'infortune de Gilles Berthelot, démis de ses fonctions et condamné à payer une amende de 54 400 livres, Philippe Lesbahy est autorisée, en 1537, dix ans après la confiscation des biens, à vendre le mobilier resté au château, constitué en lots.

1537 : la vente du mobilier d'Azay-le-Rideau

Le montant de la vente s'élève à 989 livres⁷. Dans le procès-verbal, on mentionne des lits de camp en bois, des coffres, des tables sur tréteaux, des bancs, des chaises de bois ou de cuir noir « servant à femme⁸ », des dressoirs, une verdure, des chenets et un écran de cheminée de bois⁹. On note la présence d'une « couchette de boys a marqueterie » provenant de la grant chambre. C'est assurément un des beaux lits du château, qui appartenait au couple Berthelot-Lesbahy et qui est acheté aux enchères en 1537 par Philippe Lesbahy. À cette date, celle-ci l'utilisait déjà avec sa propre garniture textile puisqu'il n'en est pas fait mention dans le texte. Un lit similaire se trouvait dans une chambre au rez-de-chaussée, près de la cuisine, avec cette fois un ensemble textile composé d'« une pente blanche et une courte-poincte garnye d'un ciel de lict de laine perse et de deux grands rideaulx vert ». Deux autres lits à marqueterie se trouvent dans la chambre basse, dite « devers Péré », avec une garniture textile de laine verte pour l'un et, pour l'autre, rouge et verte. On signale un ensemble de chaises et escabeaux décorés de la même façon, et s'il est tentant de comparer ce mobilier avec le lit du roi François I^{er} qui était « marqueté à feuillages de nacre de perle [...] fait au pays d'Indye », il est plus plausible toutefois de supposer qu'il s'agissait d'une simple marqueterie de bois polychrome¹⁰ (ill. 88).

87

Fenêtre de la salle de billard.

On remarque les lambris à motif de plis de serviette.

La négation iconographique du pavillon chinois

Olivier Prisset

De 1825 à 1855, un pavillon chinois était accolé à l'extrémité orientale de l'aile sud du château d'Azay-le-Rideau. Cette adjonction fonctionnait comme une résurgence de l'aile en retour qui se dressait jusqu'au XVIII^e siècle sur le côté est du château. Dès son origine, l'iconographie produite autour du château s'est employée à nier méthodiquement l'existence de ce pavillon. Sa nature insolite, en regard du reste de la demeure, a en effet généré un phénomène de rejet qui a entraîné sa démolition complète, puis son oubli.

Les plus anciennes vues gravées du château au XIX^e siècle renforçaient une vision romantique du château fort et, de ce fait, il convient de considérer avec précaution les illustrations de cette époque. Au cours de la première moitié du siècle, diverses publications ont repris le cadre des vues produites autour des années 1820. Le château n'avait alors pas connu de transformation de son angle nord-est depuis le XVIII^e siècle, la tour du trésor demeurait inchangée depuis l'Ancien Régime et la tourelle troubadour n'existait pas encore. Étant donné la couverture iconographique fournie qu'a connue le château dès cette époque, comment expliquer le très faible nombre de représentations figurant l'extension voulue par Charles de Biencourt ? La vue, particulièrement approximative, produite par Bougerie aurait dû la représenter puisqu'elle a été éditée en 1842. Afin de combler le vide provoqué par l'omission de ce corps de bâtiment, Charles Motte, quant à lui, a prolongé la tourelle jusqu'au sol et placé un buisson en avant de sa base. Enfin, Mérindol, tandis qu'il représentait la reconstruction de la tour des archives – réalisée entre 1845 et 1847 –, a néanmoins ignoré d'illustrer le pavillon chinois.

À travers la demi-douzaine de gravures éditées avant 1855, seule une lithographie de Victor Petit atteste discrètement l'existence du pavillon (ill. 130). Cette image, éditée en 1836 par Alexandre Du Sommerard, collectionneur à l'origine de la création du musée de Cluny, procède d'une démarche archéologique et vise à représenter l'édifice de la façon la plus réaliste possible. Or, à l'exception de cette œuvre, les autres représentations d'Azay-le-Rideau, produites afin d'illustrer des ouvrages consacrés à l'architecture de la Renaissance, participent pleinement du goût pour le pittoresque qui se développait alors. Leurs auteurs ne cherchaient pas à représenter le château dans son état contemporain mais souhaitaient donner l'image idéalisée d'un château de la Renaissance parvenu intact

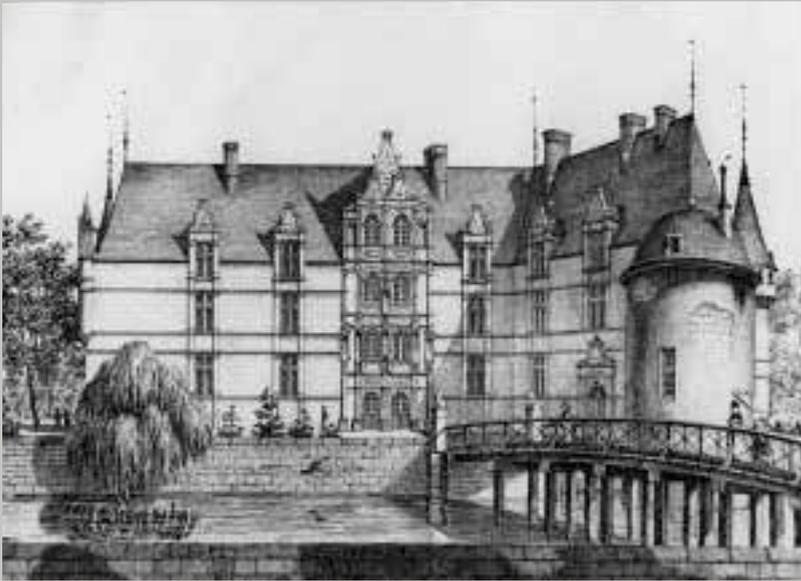
jusqu'au XIX^e siècle. Dès lors, l'existence d'une construction édifiée en matériaux légers et issue d'un univers ornemental atypique contrevenait à l'exemplarité stylistique que les descendants de Charles de Biencourt cherchaient à renforcer.

Longtemps, le daguerréotype réalisé en 1851 pour la Mission héliographique a été l'unique document donnant à voir l'emplacement exact de l'extension. L'angle de cette prise de vue renvoie l'image peu flatteuse d'un pavillon sous-dimensionné et maladroitement raccordé au château. Elle contribue à expliquer le peu d'intérêt porté à cette adjonction par l'historiographie. Heureusement, la redécouverte du dessin de Dechemant, exécuté dans les mêmes années, a permis de rétablir les proportions de cette nouvelle aile (ill. 132). En représentant le château par son flanc le moins large, le dessinateur offre une vision bien plus équilibrée du pavillon et permet de percevoir que la cohabitation entre le château et cette aile relevait d'un rapport bien plus délicat que ne le laissait présager le seul cliché de Le Gray et Mestral (ill. 131).

La restitution en couleurs des façades du pavillon invite à redécouvrir l'attrait de cette adjonction.

Cette partie du château d'Azay-le-Rideau, espace à l'histoire contrariée que Gilles Berthelot n'a pas eu le temps de réédifier, a connu plusieurs états distincts et inaboutis. Le pavillon chinois, fréquemment désavoué, a néanmoins contribué à l'heureux achèvement de cet angle nord-est. Cette extension, qui offrait l'avantage de rationaliser la distribution intérieure de l'édifice, a fait les frais de l'unité stylistique poursuivie par les Biencourt. Malgré sa disparition, elle apporte un jalon inédit à la connaissance de l'architecture anglo-chinoise.

L'exemple de ce pavillon, que sa conception indissociable du reste de l'édifice rend d'autant plus rare, permet de modifier notre regard sur un château emblématique qui n'a longtemps été considéré qu'à travers son seul apport à l'architecture de la Renaissance. L'aile voulue, puis reniée, par les marquis de Biencourt symbolise à elle seule toutes leurs recherches. Nourri des différents courants esthétiques d'un siècle dont il constitue une synthèse originale, ce pavillon résulte tout autant du goût pour les arts décoratifs que d'un attrait pour le pittoresque ou d'une recherche exacerbée de la représentation historique.



134

134
Le château d'Azay,
vue de la façade nord.
 Lithographie, 1842,
 collection particulière.

135
Le Château avant
la démolition de
la tour médiévale.

Estampe gravée
 par Langlumé et
 imprimée à Tours
 par Clerey-Martineau,
 vers 1820, ADIL, Tours
 (7Fi0063).



135

longue en damas et des fauteuils de style Louis XIV recouverts de tapisserie. Deux tapis orientaux, l'un très large, semblant couvrir la pièce, et le second plus petit, prenant place devant le foyer, tels que décrits par les sources, apportent la touche nécessaire de confort à cette pièce. De petits carreaux de pieds soulignent cette recherche de bien-être. Un écran garni de tapisserie de lice de Beauvais témoigne du raffinement de l'ameublement au coin du feu. Une table à jeu en marqueterie rappelle le goût des Biencourt pour le mobilier Boulle, que révèlent les factures d'achat conservées et les mentions d'inventaire; ainsi, dès avril 1828, Armand François Marie achète « une bibliothèque en marqueterie de Boulle ». Cette petite table en écaille et bronze – aux pieds galbés à sabot en bronze rocaille, reliés par des moulures en bronze à masque barbu au sommet – a été créée sous le Second Empire. Elle a été envoyée à l'ambassade de France à Vienne, puis au ministère des Affaires étrangères avant d'être mise en réserve et déposée après restauration au château d'Azay-le-Rideau. Il s'agit ici

d'un des exemples de meubles qui correspondent à ce que les marquis possédaient et qui retrouvent, par cette politique de dépôts, une vie nouvelle dans le château. Le goût pour le mobilier Boulle, dès la fin du XVIII^e siècle, évoque avec force les grandeurs du siècle de Louis XIV. Ce mobilier était alors perçu comme une manifestation de l'excellence des arts du décor tant pour le luxe que pour la complexité du savoir-faire.

Dans le salon Biencourt, on comptait une multitude d'objets d'art, de bronze, de céramique ou d'orfèvrerie, mais aussi des vases du Japon ou de Chine achetés chez de célèbres marchands parisiens, antiquaires ou artisans, notamment Escudier, Mannheim, Gansberg, Seguin ou Raingo. Dans le cadre de ce projet, plusieurs ont pu être acquis auprès des descendants, comme des plats en porcelaine de Chine, importés par la Compagnie des Indes et visibles autrefois sur le dressoir recréé sur le coffre dit « d'Azay » conservé au musée du Louvre, dans la grande salle à manger. Ces plats sont aujourd'hui présentés dans le salon dans le même esprit, sur une table garnie d'un tapis de

185

Le salon Biencourt.



185

drap de laine. Des luminaires d'appoint de haute époque ou de style Louis XIII, dits « à la financière », rappellent les flambeaux inventoriés et photographiés, naguère acquis chez Jamart à Paris, en 1828. De plus, ils permettent de se rapprocher d'un éclairage à la bougie, chaud et tamisé, dessinant des zones lumineuses limitées. Afin d'évoquer également les vases de la Chine, un vase monté en lampe complète cet éclairage, avec un abat-jour restitué selon les modèles connus dans le décor intérieur des années 1860. La mise en lumière du rez-de-chaussée dans son ensemble vise du reste à recréer l'ambiance lumineuse la plus juste et la plus réaliste, par le choix de lampes, lustres et lanternes correspondant aux usages communs, et des formes parfois connues par les sources documentaires anciennes du château. La multiplicité des sources de lumière et la chaleur de leur couleur prolonge l'effort entrepris pour le remeublement. Les collections du Mobilier national ont là encore été sollicitées, en plus d'un certain nombre d'acquisitions.

L'un des plus précieux objets d'art du salon a pu être acquis auprès des descendants des Biencourt¹⁵. La figure équestre de Louis XII en bronze doré a été achetée par Armand François Marie le 7 janvier 1830, auprès de la maison d'orfèvrerie et de joaillerie Lerhie, rue Vivienne à Paris, pour 520 F (voir p. 139). Elle est inventoriée au château d'Azay-le-Rideau en 1854 puis en 1898, mais elle est alors mal identifiée. Louis XII porte une couronne fleurdelisée ouverte et le collier de la ligue de Saint-Michel. Son cheval marche au pas, la tête ornée d'un fleuron et le corps revêtu d'un caparaçon losangé marqué du porc-épic, l'emblème royal. La statuette s'inspire d'un modèle célèbre puisqu'elle est très proche du dessin (1681) du grand historiographe André Félibien représentant la sculpture équestre réalisée par Guido Mazzoni (1450-1518) pour la façade du château de Blois – détruite sous la Révolution et remplacée, à la demande de l'architecte Duban, par une sculpture d'Émile Seurre en 1857. Armand François Marie est attaché à la figure de Louis XII, « Père de son peuple ». Cette statuette équestre en bronze doré est montée sur un socle à décor marqueté de laiton et d'écaïlle de type Boulle. C'est la réplique d'un biscuit créé à Sèvres en 1817, par Jean Charles Nicolas Brachard l'Aîné, dans le cadre d'une commande de six statues équestres de souverains (Louis IX dit Saint Louis, Charles V, Louis XII, François I^{er}, Henri IV et Louis XIV) pour la traditionnelle exposition du 1^{er} janvier au Louvre, restaurée par Louis XVIII en 1818. Il s'agit de souligner la grandeur de la monarchie française éclairée. Sèvres cherche



186

alors à s'inscrire dans la commande des « Grands Hommes » passée par le comte d'Angiviller, directeur des Bâtiments du roi, en 1782¹⁶. Ce premier ensemble, exposé au Louvre et acquis par le Garde-Meuble de la Couronne au prix de 500 F pièce¹⁷, est vraisemblablement celui qui est conservé aujourd'hui au château de Pau. Les marques en creux relevées sur un des trois biscuits originaux, figurant Louis XII, indiquent en effet la date du 5 novembre 1817, avec les monogrammes du modelleur Jean Nicolas Alexandre Brachard, dit Brachard le Jeune (1775-1843), et du sculpteur Jean-Jacques Oger (1759-1842). Cette suite n'a été produite qu'en un petit nombre d'exemplaires. Une série de douze est commandée le 6 juillet 1821 pour le château de Saint-Cloud au même prix¹⁸. En octobre 1825, on trouve mention de la livraison d'un Louis XII pour Monsieur Benois, maître d'hôtel du roi d'Angleterre George IV, agissant pour le compte du roi, pour 440 F¹⁹. La figure de Louis XII s'inspire ainsi de sources savantes et sûres, elle est en cela parfaitement représentative de l'esprit troubadour et historiciste de la collection des Biencourt. Les arrière-plans politiques sont aussi importants. Déjà Bossuet, dans son *Abrégé de l'histoire de France* destiné au Dauphin, le prenait en modèle : « On doit mettre Louis XII au rang des rois les plus heureux, parce qu'il rendit heureux ses peuples, qu'il n'aimait pas moins que ses enfants ; c'est ce qui lui a mérité le titre glorieux de bon roi et

186

Le salon Biencourt.

Cette vue reflète la politique du remeublement récent : rendre au lieu son caractère « habité ».